

Culture et Agriculture

Introduction : Délimitation du champ de réflexion

L'objet de cette Conférence que m'a demandée le Directeur de *Carità Politica* M. A. Luciani est bien *Culture et Agriculture*. Mais ce seul intitulé ne nous permet pas encore de savoir ce que je voudrais proposer à votre réflexion, Eminences, Excellences et distingués Ambassadeurs près le Saint-Siège et le Quirinal. Dans sa récente exhortation apostolique post-synodale, *Evangelii Gaudium*, le Pape François pose un diagnostic qui offre le contexte d'intelligence de la problématique qui va nous occuper :

« La nécessité de résoudre les causes structurelles de la pauvreté ne peut attendre, non seulement en raison d'une exigence pragmatique d'obtenir des résultats et de mettre en ordre la société, mais pour la guérir d'une maladie qui la rend fragile et indigne, et qui ne fera que la conduire à de nouvelles crises. Les plans d'assistance qui font face à certaines urgences devraient être considérés seulement comme des réponses provisoires. Tant que ne seront pas résolus radicalement les problèmes des pauvres, en renonçant à l'autonomie absolue des marchés et de la spéculation financière, et en attaquant les causes structurelles de la disparité sociale,¹ les problèmes du monde ne seront pas résolus, ni en définitive aucun problème. La disparité sociale est la racine des maux de la société. »²

Le monde va mal; et l'un des indicateurs les plus saisissants est donné par le monde agricole. Plus les agriculteurs produisent, plus les gens ont faim dans le monde. Des tonnes de vivres sont jetées en Europe en vue de réguler le marché et d'infléchir les politiques agricoles dans un sens plus favorable aux fermiers, pendant que la famine sévit dans de larges contrées des pays du Sud. Ce paradoxe structurel conforte le diagnostic que Paul VI déjà avait fait dans *Populorum Progressio* et que rappelle Benoît XVI dans *Caritas in Veritate* : « parmi les causes du sous-développement, il y a un manque de sagesse, de réflexion, de pensée capable de réaliser une synthèse directrice »³, pour laquelle « une claire vision de tous les aspects économiques,

¹ . Ceci implique « d'éliminer les causes *structurelles* des dysfonctionnements de l'économie mondiale » : Benoît XVI, *Discours au Corps diplomatique* (8 janvier 2007) : AAS 99 (2007), 73

² . François, *Evangelii Gaudium*, n° 202.

³ . Paul VI, Lett. enc. *Populorum progressio* (26 mars 1967), nn. 40.85: *loc. cit.*, 277.298-299; DC 64 (1967) col. 688. 702.

sociaux, culturels et spirituels » est exigée. »⁴. Il s'agira donc non seulement de toucher les dimensions essentielles du développement intégral de l'homme pour la sortie de la crise économique dans laquelle nous nous trouvons, mais aussi de trouver les voies et moyens d'accompagner les acteurs sociaux sur ce terrain.

Après avoir indiqué comment à partir de l'Afrique la question de la culture et de l'agriculture s'énonce (I), nous nous efforcerons de cerner le foyer anthropologique d'énonciation de cette problématique (II) avant d'indiquer une voie pastorale d'accompagnement par l'Eglise des politiques de développement telle qu'elle s'est essayée en Afrique de l'Ouest (III).

I. La problématique du développement rural en Afrique

I.1. La place de l'agriculture dans les sociétés africaines

La question du développement rural ne peut être abordée sous aucun angle sans que l'agriculture y occupe une place prépondérante. En effet le monde rural en général, et le monde rural africain en particulier, est caractérisé par l'agriculture en tant qu'occupation principale des personnes et en même temps leur principale source de revenus. Les statistiques de la Banque Mondiale, en combinaison avec celle de la FAO (2012), indiquent dans ce cadre que 7 des personnes pauvres sur 10 vivant en milieu rural passent l'essentiel de leur temps dans la production agricole qui constitue leur source de revenus. Cette statistique est parfois même plus élevée dans certains pays tels que le Bénin, le Cameroun, l'Éthiopie, etc.

L'agriculture en tant qu'activité d'utilisation et de transformation de la terre pour en tirer des ressources alimentaires nécessaires pour un usage propre, commercial, de transformation, ou autre, se retrouve donc au cœur de la question développement rural. Il en est ainsi, car elle détermine la sécurité alimentaire, influence largement le revenu des ménages, affecte sensiblement les économies locales, donne des indications assez révélatrices sur les rapports de force et l'organisation des sociétés (la division des tâches homme – femme, les prises de décision, etc.) et constitue un réel baromètre du développement humain en milieu rural. Dès lors se pose la question de savoir quels sont les facteurs qui influencent cette

⁴. Cf. Benoît XVI, *Caritas in Veritate* 31

agriculture et qui déterminent son développement. Dans son ouvrage intitulé « *The role of agriculture in economic development : Lessons of history* », Søren Kjeldesen-Kragh a fait l'historique du développement économique et le rôle que l'agriculture y a joué entre 1750 et l'année 2000, en considérant des pays tels que les USA, la France, l'Angleterre, la Chine, l'Inde, etc. Dans son analyse l'auteur a défini ce qu'il qualifie d'« environnement déterminant du développement agricole » où sont inscrits des facteurs clés tels que les infrastructures, la technologie, les marchés, l'information, les institutions, etc. Bien que sa référence à la culture en tant que déterminant du développement agricole ne soit pas très explicite, Søren Kjeldesen-Kragh a, dans les leçons qu'il tire de l'histoire, indiqué que les normes, les comportements et attitudes des peuples influencent le fonctionnement des marchés, y compris le marché agricole et son développement. Dans la même perspective, les travaux de l'historienne Sophia Mappa sur le forum de Delphes et les écrits de Philippe De Leener (2008) par exemple interpellent de façon significative sur l'importance du rôle et de la place à accorder à la culture dans les réflexions et stratégie de développement agricole. En tout état de cause, il ne fait pas l'ombre d'un doute qu'en reposant la problématique du développement en général et celle du développement agricole en particulier, sous l'angle culturel, ces divers auteurs replacent d'une manière ou d'une autre l'homme, c'est-à-dire le sujet culturel, dans son rôle de moteur de tout changement attendu d'une communauté ou du milieu où il opère.

A y regarder de près, les efforts de développement agricole sont des efforts de lutte contre la pauvreté. Ainsi, ils devraient se caractériser véritablement et effectivement par une multi-dimensionnalité des approches de solution. Cette dernière prenant sa source dans les déterminants même de la pauvreté et non dans les manifestations de la pauvreté (telle que la faim, la malnutrition, le faible taux de scolarisation, etc). Cela revient donc à prêter attention aux idées qui conjuguent par exemple la pauvreté au moins dans sept registres complémentaires à savoir : les pauvretés "financière", "économique", "matérielle" auxquelles s'ajoute de plus en plus souvent la dimension "sécurité". Cependant, les autres dimensions, sociale (la pauvreté comme maladie du lien social ou de la solidarité, la pauvreté comme carence de valeurs éthiques élevantes), politique (la pauvreté comme produit de l'exclusion des

sphères et processus de décision) ou symbolique (la pauvreté comme incapacité à produire du sens à ce qui vous arrive), sans être ignorées dans le diagnostic, sont par contre régulièrement évacuées du champ d'action au profit des formes de pauvreté matérielle, économique ou financière. Lutter contre la pauvreté revient donc à admettre sa complexité, identifier ses causes profondes pour ainsi savoir quels outils employer, quelles actions mener. Pour y parvenir, nous devons chercher à comprendre le fonctionnement et l'organisation des communautés, revisiter le sujet culturel dans ses choix et dans son comportement, et tenir compte de chacune et de toutes les étapes dans les innovations et le choix des outils de politiques de développement.

En référence aux innovations dans les outils de développement, la Banque Mondiale et le Fonds Monétaire Internationale ont initié et promu depuis 1999 dans les pays à revenus faibles, l'élaboration et l'adoption des Documents Stratégiques de Réduction de la Pauvreté (DSRP). Bien que ces documents soient perçus comme des boussoles pour les Gouvernements et autres composantes des sociétés concernées, il reste tout de même à en démontrer l'intégration du culturel dans leur adoption, leur élaboration et utilisation. En effet, les critiques rappellent que c'est un outil que les Etats citent généralement très peu comme référence dans les débats sur les perspectives de développement au niveau national. Cela pose bien évidemment la question de l'intégration et de l'adoption des DSRP par le sujet culturel et donc son succès et sa durabilité pourraient bien être discutés.

II

Pourquoi mettre la culture au cœur de la problématique du développement agricole ?

Le développement agricole ne saurait prendre son envol sans que la culture le rende possible. En effet, la culture qui détermine à bien des égards l'allocation des ressources, la gestion des facteurs de production agricole, oriente l'organisation et le fonctionnement des communautés. En élargissant le champ du développement rural en général, il apparaît à nouveau que la culture détermine les prises de décision dans les sociétés. Par exemple la question de la scolarisation des filles et des garçons, le choix des aliments à consommer, le fonctionnement des marchés, les types de soins de santé

à recevoir, etc. En vue de mieux appréhender la relation entre la culture et les différents éléments susmentionnés, par rapport au développement agricole, une approche plus explicative sera adoptée.

II.1 La culture et la gestion de la terre agricole

La terre en tant que premier facteur de production agricole est soumise à un mode de gestion très anciennement dicté par la culture et les croyances des communautés, ceci surtout en milieu rural. Bien qu'avec l'évolution des institutions et le rapprochement des cultures, le droit coutumier soit en train d'être intégré au droit classique. Cela par exemple a donné lieu à des instruments, dont le Plan Foncier Rural. Cependant la norme courante et dominante en milieu rural africain par exemple n'accorde pas le droit de propriété à la femme. Dans la même logique, la femme n'hérite pas de la terre, contrairement à l'homme, quel que soit son âge. Par contre, la plupart de ces mêmes sociétés accordent le droit d'utilisation de la terre à la femme. En référence à un tel modèle culturel, il n'est point possible d'envisager la réussite, encore moins la durabilité d'un projet de développement qui veut promouvoir l'investissement des infrastructures d'aménagement hydro-agricoles dans les champs des femmes rurales. En effet, en l'absence du droit de propriété, celui ou celle qui a le droit d'utilisation ne doit en aucun cas implanter d'infrastructure ou planter des arbres sur la terre dont il/elle n'a que l'usufruit. Ces éléments tacites qui gouvernent la gestion des terres constituent des facteurs fondamentaux, dont il faut tenir compte dans la conception des projets de développement.

II.2 La culture et la gestion de la main d'œuvre agricole

Au Bénin par exemple, en milieu Adja ce sont les femmes qui constituent l'essentiel de la main d'œuvre agricole familiale, tandis que dans d'autres environnements culturels, tel que chez les Fon, c'est l'homme qui constitue l'essentiel de la main d'œuvre agricole. En tant que tel, un programme de développement rural visant à promouvoir le droit de la femme (vue de l'extérieur de cette communauté) va devoir procéder avec tact en milieu Adja pour réussir. En effet, pour assurer le succès de l'adoption de telle norme et spécificité culturelle chez les « Adja », il faut, d'une part, comprendre les causes mentalitaires profondes dans toutes leurs complexités

empiriques et, d'autre part, en tenir compte dans la conception et la mise en œuvre dudit projet de développement.

II.3 La culture et le choix des produits agricoles à cultiver

Les habitudes alimentaires, les croyances religieuses des individus et des communautés, ainsi que leurs aspirations influencent bien largement leur choix de cultiver tel ou tel produit agricole. Par exemple, en matière de production animale, aucune durabilité n'est promise à un projet de promotion de l'élevage du porc dans un milieu où les croyances religieuses y sont strictement opposées. Dans la même logique, une communauté qui n'a aucune connaissance empirique et n'est pas culturellement habituée à la production du souchet, sera réticente à l'intégrer dans les produits à mettre dans ses champs. Cela, même si le Gouvernement ou des ONG et autres partenaires au développement viennent en faire la promotion. Le succès d'une telle initiative réside dans l'habileté qu'elle aura à comprendre les normes culturelles en place et à les intégrer dans son plan de communication et d'intervention.

II.4 La culture et l'adoption des innovations agricoles

Pendant plusieurs décennies, les grandes institutions de promotion et de développement de l'agriculture (FAO, ICRISAT, IITA, Banque Mondiale, etc.) ont investi dans la promotion et l'adoption des innovations agricoles en prenant appui essentiellement sur les liens sociaux (les amis, les groupements, etc.) existant. C'est le cas par exemple des multiples modèles de vulgarisation (Champ-Ecole, Suivi-Appui-Conseil au Champ, Formation des Producteurs Leader pour former leurs paires, etc.) promu par les bailleurs de fonds et mis en œuvre par les Gouvernements des pays concernés. Cependant, le bilan de ces initiatives n'est satisfaisant pour aucun des acteurs car, par exemple en Afrique Sub-saharienne les productivités sont encore très faibles.

Les semences améliorées sont aussi faiblement adoptées, le semis en ligne et à densités appropriées n'est toujours pas unanimement adopté, le traitement phytosanitaire des légumes à doses régulières constitue toujours un défi majeur auprès des maraichers, etc. Au regard d'un tel bilan, l'on se demande quel est le rôle et quelle est la place accordée à la culture dans la conception des outils et mécanismes d'intervention pendant toutes ces décennies.

Bien que le lien de causalité ne soit pas établi pour expliquer l'échec de nombreux programmes de développement agricole, par une prise en compte trop légère de la réalité culturelle, il est pourtant bien établi, en science économique notamment, avec les études d'évaluation d'impact des politiques publiques, que le contexte (sous-entendu les réalités et spécificités culturelles) détermine les résultats des politiques publiques de développement agricole. Mais au-delà de ce constat factuel, il y a une donnée explicative plus fondamentale et dont les éléments sont déjà apparus çà et là dans les considérations faites jusque-là : il s'agit de l'horizon anthropologique dans lequel culture et agriculture restent intrinsèquement liées.

III

Responsabilité de l'Eglise Africaine en matière de développement

III.1 La tridimensionnalité de la culture et l'horizon anthropologique du développement

Dans certaines langues africaines, le concept de culture présente une structure tridimensionnelle. Il traduit non seulement un enracinement cosmique mais aussi il porte une ouverture à la transcendance. C'est ce qui apparaît par exemple dans le champ sémantique qu'offre à la culture la langue africaine « fon » (Bénin). Le mot culture se dit « *Hwendo* ». Ce même vocable est utilisé pour désigner « le sillon des champs » (agriculture). Il se réfère également au culte rendu au divin (*fo hwendo*). Ainsi, *Hwendo*, comme le *colere* latin, se retrouve dans *agri-culture*, *culture* et *culte*. A ce titre, il n'a pas été possible pour l'Eglise au Bénin d'engager sérieusement un processus d'inculturation de la foi – au double sens de conversion de la culture et d'expression culturelle de la foi – sans partir de cette tridimensionnalité de la culture.

Il serait difficile, dans le cadre de cette contribution, de restituer dans toute son ampleur cette expérience africaine d'inculturation de la foi qui s'est déployée grâce aux recherches et à l'engagement missionnaire des membres du mouvement dénommé « Mewi-hwendo » (traduit de façon imagée par « Sillon Noir ») que nous avons lancé au Bénin, la journée des missions de l'an de grâce 1970⁵ en réponse à l'adresse faite par Paul VI à l'Eglise en Afrique de devenir tout entière missionnaire : « vous autres

⁵. Cf. *Le Sillon Noir. Une expérience africaine d'inculturation*, Cotonou, Q.I.C., 1990-1992, 3 vol.

Africains, vous êtes vos propres missionnaires » (Discours à Kampala, 1969). Il ne le disait pas pour que l'Afrique s'enferme sur elle-même, mais pour que, prenant conscience de l'urgence de la mission qui doit porter l'Évangile au plus profond de la culture, les communautés chrétiennes africaines donnent à l'Église Universelle des ouvriers apostoliques profondément enracinés en Jésus-Christ et qui lui permettent de répondre à sa mission vis-à-vis du monde : être sacrement universel de salut. L'Église catholique, du fait qu'elle est par nature une réalité humano-divine fondamentalement interculturelle, représente la plus grande ressource pour sortir l'humanité de toute crise civilisationnelle. La crise économique actuelle cache en réalité une crise anthropologique extrême. Les encycliques sociales des Papes postconciliaires notamment, et surtout leurs encycliques missionnaires insistent sur l'évangélisation elle-même, quand elle porte vraiment l'annonce du mystère du Christ au cœur le plus intime de l'homme, comme l'apport le plus exceptionnel au développement de celui-ci. En effet, sans l'ouverture de cette enveloppe primordiale de l'humain qu'est la culture par le Verbe Incarné, comme principe de dépassement de la particularité vers l'universalité, il n'y a pas de développement.

S'il ne nous est pas possible de développer plus longuement ici cette conception de l'inculturation, il nous sera cependant utile d'indiquer pour terminer une dynamique de formation qui pourrait, si elle était maintenue dans la durée, donner à l'Église en Afrique des ouvriers apostoliques qui soient véritablement « *forma gregis* » pour un peuple en mal de développement.

III.2 Une expérience inculturée de formation des prêtres en Afrique

Quand nous avons été appelé, au lendemain de la rédaction de notre thèse de doctorat en théologie, à prendre la direction d'un Petit Séminaire, notre réflexe spontané a été de mettre en route une formation inculturée qui intègre dès la base l'agriculture, ayant en pensée la triple dimensionnalité de la culture chez St. Benoît, patron de l'Europe, et la triple dimensionnalité de la culture pour le sujet culturel africain, dont nous élaborions la théorie comme sage intellectuel communautaire. L'agriculture, la culture et le culte devaient s'imbriquer profondément dans la *Ratio Formationis* et couvrir toute la formation jusqu'à la fin du Grand Séminaire. Cette

ratio mise en œuvre au Petit Séminaire a eu pour résultat que les jeunes adolescents parvenaient à se prendre en charge au 2/3, à être les meilleurs à l'examen national du BEPC et à être en excellente santé physique et spirituelle.

Le prêtre africain formé selon cette Ratio qu'il est impossible de décrire ici, ne serait-ce qu'approximativement, ne prendrait pas en compte uniquement la culture africaine dans sa dimension culturelle, mais dans sa dimension humaniste et dans sa dimension agri-culturelle. Il pourrait ainsi accompagner les fidèles, qui constituent au moins les 80% de la population africaine, dans la voie du développement intégral qui prend en compte « tout homme et tout l'homme » (Paul VI, *Populorum Progressio*). C'est la logique qui nous a conduits à nous intéresser toujours plus à la culture au sens le plus complet.

Avant que la communauté internationale n'en vienne à se préoccuper aujourd'hui de l'Afrique comme du continent de la faim, de faire des plans de réduction de la pauvreté et de dresser des Objectifs du Millénaire pour le Développement, l'Eglise Universelle avait déployé sur deux millénaires une modalité très instructive de sa propre inculturation en Europe. L'Eglise en Afrique, s'éveillant au devoir de l'inculturation au sens le plus fondamental avec l'enseignement de Vatican II, avait elle aussi compris, déjà dans les années '60 où beaucoup de pays africains accédaient à l'indépendance, qu'elle pouvait s'inspirer du modèle bénédictin si clairement tridimensionnel et l'offrir à nos pays qui pourraient en tirer parti, comme Charlemagne le fit pour l'Europe.

La perspective d'inculturation de la foi que nous avons adoptée avec le Mouvement africain d'inculturation *Mewihwendo/Sillon Noir* comportait une prise en compte non seulement de la culture africaine mais du *sujet culturel africain* compris, non pas comme concept abstrait mais comme personne humaine concrète. Le sujet de l'inculturation dans une Afrique en mal développement, c'est d'abord et avant tout, en effet, le fils de la terre reçue de Dieu comme « jardin à cultiver », qui est *agriculteur*. L'inculturation qu'il devra réaliser partira donc de l'*agriculture* pour se faire en vérité *culture* et *culte*. Faire œuvre d'inculturation sans prendre la culture dans ce sens complet, c'est pour le théologien africain s'adonner à une abstraction qui le fait vivre et penser en extériorité par rapport à lui-même et à son peuple.

Si l'histoire est maîtresse de vie, ce n'est pas uniquement celle que nous avons vécue, mais aussi celle des autres. Ainsi, une des grandes leçons que nous donne l'Eglise en Europe, dont les fils ont évangélisé l'Afrique, est celle du type d'inculturation vécue par St. Benoît et ses fils et qui recouvre exactement les trois dimensions de la culture que comporte le « *colere* » de sa langue latine : agriculture, culture et culte. Charlemagne, cherchant un modèle de développement pour le Saint-Empire, n'a pas trouvé mieux que celui qu'avait inventé St Benoît qui plus tard sera reconnu comme le premier patron de l'Europe.

Le modèle bénédictin nous a servi non seulement pour ce qui concerne le Mouvement du Sillon Noir mais aussi pour la création de la *Ratio Formationis* des futurs prêtres qui devait être inculturée de sorte que le prêtre africain devienne vraiment le guide d'un Peuple de Dieu qui, au lieu de tendre constamment la main, prenne effectivement son destin en mains. L'auto-prise en charge doit faire partie de la formation du prêtre africain, sujet culturel à triple dimension, organiquement soudé à son Peuple. Sa culture ne planera pas au-dessus de celle de son peuple, mais en être l'âme dans la mesure où lui-même se laisse former par le Verbe de Dieu Incarné et Rédempteur, dont il est devenu serviteur et ami. Le prêtre ainsi formé pourra entrer, au nom de son peuple, en dialogue interculturel avec le reste de l'Eglise qui, elle-même, pourra être en dialogue avec les autres cultures du monde. Sans autosuffisance alimentaire, nous pouvons difficilement parler d'Eglise adulte.

C'est dans cette logique que le temps du travail manuel, qui existait dans les Séminaires mais sans une finalité autre que celle de la propreté, a été repensé, complété et inscrit en cohérence avec les cours de biologie, géologie, chimie, etc., pour une formation de « *conducteur agricole* » que le prêtre peut devenir au terme de ses années de formation depuis le Petit jusqu'au Grand Séminaire, sans dommage pour sa formation classique et sa vie liturgique et de prière. La *Ratio* ainsi conçue a reçu la pleine approbation des évêques qui ont autorisé sa mise en application. Le prêtre qui aura reçu une telle formation inculturée sera au cœur des questions de développement de son peuple, il ne sera pas un idéologue, il pourra comprendre le fidèle paysan qui, comme la veuve de l'évangile, met son obole dans le panier de la quête : il saura vivre modestement avec son peuple.

Mais ce plan de formation ne vise pas à enfermer la pastorale en Afrique dans le monde rural. L'avenir de l'Afrique, comme des autres continents, se dessine dans les cités. C'est la raison pour laquelle la *Ratio* fait, à partir de la Propédeutique, une place de choix au changement social qui a cours en Afrique. La question du développement agricole est ainsi ouverte aux questions de justice et de paix et aux grands enjeux du développement durable, de la préservation de l'environnement. Le prêtre en formation est ainsi sensibilisé à des phénomènes de graves injustices comme la spoliation des terres africaines au profit des multinationales qui les soumettent à une surexploitation préjudiciable pour l'avenir du continent. Ces préoccupations liées à la place du développement dans l'évangélisation du continent sont relayées au sein des unions du clergé diocésain et au sein des regroupements de conférences épiscopales.

En conclusion

S'il est aujourd'hui établi pour les pays en développement qu'aucun choix de société en faveur d'un développement durable ne peut se faire sans une prise en compte de la culture, celle-ci ne peut être comprise autrement que dans sa triple dimension. Ainsi le champ de compréhension du lien entre culture et agriculture ne peut être autre que la perspective anthropologique indiquée dans les premiers chapitres de la Genèse qui comportent en plus du triple sens de l'*imago Dei* (*logos, volonté, famille/socialité*) celui de *travail* (« soumettez la terre ! »). A partir de cette perspective anthropologique, la mission d'évangélisation assume toutes les quêtes d'un développement intégral des peuples et fait de l'homme concret la première route et la route fondamentale de l'Eglise. La formation des pasteurs d'une telle Eglise, surtout dans les pays en développement, qui doivent devenir « *forma gregis* » ne peut dès lors être pensée autrement que dans la proximité des pauvres comme nous y invite le Pape François⁶. *Je désire une Église pauvre pour les pauvres.*

⁶. « Pour l'Église, l'option pour les pauvres est une catégorie théologique avant d'être culturelle, sociologique, politique ou philosophique. Dieu leur accorde « sa première miséricorde ». [163] Cette préférence divine a des conséquences dans la vie de foi de tous les chrétiens, appelés à avoir « les mêmes sentiments qui sont dans le Christ Jésus » (*Ph 2, 5*). Inspirée par elle, l'Église a fait une *option pour les pauvres*, entendue comme une « forme spéciale de priorité dans la pratique de la charité chrétienne dont témoigne toute la tradition de l'Église ». [164] Cette option – enseignait Benoît XVI – « est implicite dans la foi christologique en ce Dieu qui s'est fait pauvre pour nous, pour nous enrichir de sa pauvreté ». [165] **Pour cette raison, je désire une Église pauvre pour les pauvres.** » (c'est nous qui soulignons) (François, *Evangelii Gaudium*, 198).